

BUCOLIQUE ET POLITIQUE

Les origines de la bucolique, sa spécificité, les allusions qu'elle contient, les règles littéraires auxquelles elle obéit ont été souvent étudiées, et fort bien. Il semble qu'on ait négligé un aspect plus général, celui des rapports qui l'unissent à la politique, et non par les incidences de conjonctures déterminées mais par sa nature propre. Nous voudrions aborder ce problème pour ce qui est de la bucolique latine.

Il ne trouve pourtant sa vraie perspective qu'en fonction des poètes grecs, de Théocrite surtout. Pour juger de celui-ci selon le point de vue qui est le nôtre, il convient de tenir compte du milieu où il a vécu: le fait royal est indiscuté, il n'y a plus de citoyen, il n'y a que des sujets¹⁾. Nous n'avons pas à définir la portée précise de la flatterie courtisane chez Théocrite; il suffit d'en rappeler l'existence²⁾: le littérateur se courbe devant son maître, et l'invite même à intervenir dans la production littéraire³⁾. Par un glissement normal, le berger, qui à l'époque de Théocrite, surtout lors de son séjour à Cos, relevait de la réalité et non de l'imagination⁴⁾, tend à prêter son personnage à des contemporains qui ne s'étaient jamais souciés de vie rurale⁵⁾.

Une double constatation s'impose. D'abord, les louanges des princes sont dissociées de l'Idylle même: *les Charites* (Id. XVI), les éloges de Ptolémée (Id. XVII) ou de Bérénice (Id. XVIII) n'ont rien de commun avec la bucolique, et l'Idylle des *Syracusaines* (XV) qui évoque les fastes officiels est un vrai mime

1) Ph. Legrand, *La poésie alexandrine*, Paris, 1924, p. 13 et suiv.; surtout p. 40-46; E. Bignone, *Teocrito, studio critico*, Bari, 1934; M. A. Levi, *La lotta politica nel mondo antico*, Milano, 1955, p. 150-152.

2) E. Bignone, *loc. cit.* p. 122; V. Steffen, *De poesi panegyrica*, Meander, 1959, p. 467-479; W. Meincke, *Untersuchungen zu den enkomiasischen Gedichten Theokrits, ein Beitrag zum Verständnis hellenistischer Dichtung und des antiken Herrscherenkommions*, Diss. Kiel, 1966.

3) W. C. Helmbold, *Theocritus I*, CW, 1955, p. 56.

4) E. Bignone, *loc. cit.*, p. 34-36.

5) On sait les discussions sur l'identité de Licidas: cf. par exemple, G. Luck, *Zur Deutung von Theokrits Thalysien*, MH, 1966, p. 186 et suiv. Voir ci-dessous p. 5 n. 28.

que Sophron passe pour avoir inspiré⁶); l'allusion à Ptolémée dans *les Thalysies* (Id. VII, 93) est discrète. Ensuite les descriptions de la campagne ont une minutie très sentie, traduisent un contact direct avec paysages et paysans, et donnent ainsi aux Idylles un tel relief de choses vues qu'on ne saurait n'y voir que le reflet d'aspirations à un idéal, la ville représentant la désespérante quotidienneté⁷). Certes toute création artistique, surtout savante, établit une distance entre la chose et sa transcription poétique, mais la poésie de Théocrite est faite de sensations très aiguës où le poète se complait; c'est peut-être le monde de ses rêves, — ce n'est pas un monde de rêves: son regard s'y attarde avec sensualité⁸). Ses bergers ne sont pas du domaine de l'imaginaire: ils répondent à un état de civilisation⁹). Lorsque Virgile entreprend d'écrire des bucoliques, Théocrite lui donnait donc l'exemple d'un écrivain qui avait dissocié la politique et la bergerie: la politique s'accommodait de poèmes qui ne visaient qu'à exalter le prince; la bucolique situait des joutes poétiques, proches de la vie, dans un décor qui était non un refuge pour l'esprit, mais une jouissance active pour les sens.

Au temps de Virgile le problème politique était autre. Dans son excellent *Virgile, son temps et le nôtre*¹⁰), J.-P. Brisson a évoqué cette époque de transmutation: les restes encore très vivaces de la pensée politique et des institutions des temps républicains se craquèlent; un autoritarisme se manifeste, qui n'a pas encore, il s'en faut, revêtu l'aspect, même dissimulé, d'une monarchie. Dans cette ambiance trouble, où la force ne prend pas toujours la peine de se donner l'allure du droit, quelle est la réaction de Virgile boucoliate? Si nous comparons ses Bucoliques aux grandes oeuvres poétiques de la génération précédente, les différences nous frappent. J.-P. Brisson a insisté sur l'épicurisme de Virgile: mais l'épicurien Lucrece s'adresse à Memmius, et son oeuvre est d'action: pas de fuite chez lui. Pas davantage chez Catulle, tout engagé dans son temps. Si mal connue que soit l'oeuvre des neoterói, si forte qu'y paraisse l'influence de l'ale-

6) Théocrite, éd. Ph. Legrand, Paris, 1925, p. 117. Pour l'influence de Sophron sur Théocrite, cf. B. Luiselli, *Studi sulla poesia bucolica*, Cagliari, 1967, p. 18-19.

7) Ainsi fait G. Lawall, dans son *Theocritus' Coan Pastorals: A poetry book*, Washington, 1967.

8) E. Bignone, *loc. cit.*, p. 220.

9) L. Luiselli, *loc. cit.*, p. 40 et suiv.; l'auteur montre bien la prédominance de l'élément pastoral sur l'élément agricole chez les boucolistes grecs.

10) Paris, 1966, spécialement p. 47 et suiv.; p. 59 et suiv.

xandrinisme, nous y pressentons souvent un contact avec la réalité contemporaine: ainsi pour l'*Indignatio* de Valerius Cato, l'*Epicedion* de Calvus, le *Propempticon* de Cinna, les Iambes de Bibaculus ou son épopée¹¹). Virgile, lui, veut fuir l'oppressante réalité. La nature qu'il nous présente est plus élégiaque que descriptive; elle participe aux sentiments des humains, les encadre moins qu'elle ne les colore¹²), devient un état d'âme¹³): le paysage qui clôt la Bucolique I est apaisé comme le bonheur. J.-P. Brisson, qui a découvert dans les Bucoliques un souvenir peut-être trop littéral de la Cisalpine, n'en constate pas moins que ces rappels sont une simple « occasion »¹⁴); Théocrite est plus proche de la réalité de chaque jour. Tout endroit, nous dit avec raison V. Pöschl¹⁵), où se trouvent des arbres, un ruisseau, des montagnes, une maison rustique, est le pays que chante Virgile. On conviendra qu'en dépit d'un réalisme sur lequel J. Hubaux insistait¹⁶), ces admirables évocations sont admirablement impalpables: à peine, parfois, une impression un peu plus ressentie, une allusion plus localisable: dans la Bucolique 9 (v. 26 et suiv.) les noms de Mantoue et de la « malheureuse Crémone » restituent, un instant, la réalité historique; mais le ton même, le chant des vers, la brièveté du rappel nient cette transitoire exactitude, et l'on retombe dans la sphère charmante du factice: *cantantes sublime ferent ad sidera cycni* (v. 29). Au regard du lecteur, ces visions s'évanouissent en une brume musicale. Les étonnantes harmonies de ces vers contribuent à brouiller le contour des choses. Bref, un paysage où les éléments vrais ne manquent pas, – en quelque sorte estompés: une modulation élégiaque. Il n'est d'ailleurs pas impossible que Virgile ait trouvé dans cette musicalité un remède à des souffrances réelles: en quoi il suivrait une tradition, qui commence à Pindare¹⁷) et dont il nous présenterait alors l'interprétation bucolique. Cette psychothérapie poétique est exprimée avec netteté dans la bucolique 5, 45 et suiv.:

11) H. Bardon, *Littérature latine inconnue*, t. I, Paris, 1952, p. 339; 342; 346; 348; 350 et suiv.; E. Castorina, *Questioni neoteriche*, Firenze, 1968, p. 73 et suiv. Voir aussi A. Traglia, *Poetae novi*, Roma, 1962.

12) Ceci a été bien marqué par S. Posch, *Beobachtungen zur Theokrit-nachwirkung bei Vergil*, Innsbruck-München, 1969.

13) F. Cupaiuolo le constate dans *Tra poesia e poetica*, Napoli, 1966, p. 191, mais il n'en tire pas les conséquences qui, à notre avis, s'imposent.

14) *Loc. cit.*, p. 327.

15) *Die Hirtendichtung Vergils*, Heidelberg, 1964, p. 76-79.

16) *Le réalisme dans les Bucoliques de Virgile*, Liège, 1927.

17) V. Pöschl, *loc. cit.*, p. 53 et suiv.

*tale tuum carmen nobis, diuine poeta,
quale sopor fessis in gramine, quale per aestum
dulcis aquae saliente sitim restinguere riuo*¹⁸⁾.

Il n'y a rien de tel dans les Idylles.

Les bergers de Virgile ont perdu l'odeur champêtre de ceux de Théocrite. Moins bergers que pastoraux: la houlette viendra, et les rubans, – toute la pastorale. Le berger, chez Théocrite, est rustique avec un raffinement que Virgile met à le dépouiller de sa rusticité. Chez Virgile, il est un poète¹⁹⁾ qui aurait revêtu le costume de pâtre pour s'abriter du monde contemporain. D'où l'importance de l'arcadisme. L'Arcadie de Virgile n'a rien de commun avec la véritable Arcadie, rude terre de pasteurs²⁰⁾, et qui l'était restée de son temps: chez lui, c'est le cadre où une « société idéale »²¹⁾ oublie les troubles de l'heure, et Virgile avant tous. La Sicile devient, elle aussi, une Arcadie fabriquée²²⁾. Ainsi, par cette atmosphère factice, la bucolique virgilienne manifeste une démission du citoyen. Je ne suis pas persuadé que la forme de la bucolique ait été choisie par Virgile pour y exposer un idéal de vie spécifiquement épicurien²³⁾; il est sûr pourtant que son besoin de repos et de paix a trouvé là un moyen de s'affirmer. Besoin constitutif en une âme instable: dans l'Enéide, il reparaitra sous la même forme bucolique, avec le thème du *pastor Aeneas*²⁴⁾, et nous savons, grâce à M. Wimmel²⁵⁾, que le rappel pastoral atténué dans l'épopée l'héroïsme obligatoire aux préludes de combats: ce n'est pas pour d'autres raisons que Camille est dépeinte *pastoralem praefixa cuspide myrtum* (7, 817).

18) *Ibid.*, p. 54: rappel de Lucrèce 5, 1379 et suiv.; cf. P. Boyancé, *Lucrèce et la poésie*, REA, 1947, p. 88 et suiv.

19) Cf. B. F. Dick, *Vergil's pastoral poetic: a reading of the first eclogue*, AJPh, 1970, p. 277 et suiv. R. A. Hornsby a justement opposé le berger des Bucoliques à l'homme de la terre dans les Georgiques: *The pastor in the poetry of Vergil*, CJ, 1968, surtout p. 146; 152. – Il est regrettable qu'on ne puisse dater, même approximativement, le relief du berger, au musée provincial de Lucera: cf. R. Bianchi Bandinelli, *Rome, Le centre du pouvoir*, Paris 1969, p. 27. Sur le caractère artificiel des scènes sculptées de bergerie à l'époque d'Auguste, *ibid.* p. 192–193.

20) B. Luiselli, *loc. cit.*, p. 25–26.

21) J.-P. Brisson, *loc. cit.*, p. 79.

22) L. Alfonsi, *Dalla II alla X Ecloga*, Aevum, 1961, p. 197.

23) J.-P. Brisson, *loc. cit.*, p. 67.

24) W. S. Anderson, *Pastor Aeneas: on pastoral themes in the Aeneid*, TAPhA, 1968, p. 7–17.

25) W. Wimmel, *Zur Frage von Vergils dichterischer Technik; der Beginn der Feindseligkeiten in Latium*, Marburg-Lahn, 1969, spécialement p. 9 et suiv.

Des Bucoliques se dégage une impression de rêve – monde qui, sans être tout-à-fait chimérique ainsi qu'on l'a dit²⁶⁾, est coupé du réel, par un effort désespéré de ne laisser celui-ci arriver à nous que filtré, décanté. C'est la projection d'une existence absolue et intemporelle: on y refuse l'amour en tant que passion forte, refus si caractéristique, si annonciateur du chant 4 de l'Enéide. Le lyrisme, rare chez Théocrite, est constant dans les Eglogues, aussi net lorsque le poète égrène ses déboires au long de la bucolique 9 que dans cette incantatoire bucolique 4. Sa présence provient de ce qu'il est refus de voir, tension de l'âme vers un absolu, qui, malgré les éléments empruntés à Théocrite²⁷⁾, reste une douce, une persévérante dénégration de la réalité des choses.

Si l'heure était à la force et à la violence, celles-ci s'incarneraient en quelques personnages qui drapaient leurs ambitions dans les oripeaux d'une république à l'agonie. La bucolique virgilienne est politique, aussi parce qu'elle s'adresse aux maîtres. En cela, elle tend vers ce que sera la pastorale renaissante et classique, car elle réalise le miracle d'être à la fois intemporelle et allusive. Les allusions, pas plus que chez Théocrite, ne vont pas aux seuls maîtres. Mais le principe allusif, par lui-même, comportait un risque. On sait le nombre d'hypothèses qu'a suscitées l'identification du Lycidas des Thalysies²⁸⁾. Chez Virgile, il se peut que certains bergers incarnent des «poètes arcadiens»; L. Herrmann, dans un livre célèbre et contesté²⁹⁾, n'hésite guère à proposer un nom pour chacun des personnages, et il est indiscutable que, dans les bucoliques 1 et 9, Virgile prête ses espoirs et ses inquiétudes aux créatures de sa fantaisie³⁰⁾. Sur-tout, – et c'est ce qui importe, – il s'adresse directement aux maîtres de l'heure, Alfenus Varus, Asinius Pollio, Octavien, et non pas en des poésies dégagées de la convention bucolique, comme pratiquait Théocrite, mais en intégrant ses requêtes ou

26) F. Cupaiuolo, *Vergilio bucolico*, GIF, 1948, p. 325.

27) E. Howald, *Das Wesen der lateinischen Dichtung*, Erlenbach-Zürich, 1948, p. 71.

28) E. Bignone, *loc. cit.*, p. 34-36; par contraste, G. Luck, *loc. cit.* (cf. p. 1f.).

29) *Les masques et les visages dans les Bucoliques de Virgile*, Bruxelles, 1930. Pour les nombreuses suppositions qu'a suscitées l'enfant de la bucolique 4, relevons, parmi les articles récents, J. Préaux, *La quatrième bucolique de Virgile*, JE, 1963-1964; M. Bollack, *Le retour de Saturne (une étude sur la quatrième églogue)*, REL, 1967, p. 304 et suiv.

30) On a étendu l'allusion contemporaine fort loin: J. J. H. Savage, *The art of the second Eclogue of Vergil*, TAPhA, 1960, p. 353 et suiv.

ses flatteries à la thématique conventionnelle qu'il avait choisie. Pour Gallus, il va jusqu'à le mêler, tout vivant qu'il est, au monde des bergers, dans la bucolique 6. La flagornerie n'est pourtant pas totale, et la bucolique 9 laisse percevoir une amertume, qui explique le jugement de Servius : *in duabus eclogis multa innectus in Augustum*. Servius fait allusion, je crois, aux églogues 1 et 9 : il est difficile d'admettre que Virgile ait supprimé, plus tard, une bucolique agressive, dont Servius unirait le souvenir à la neuvième.

Vis-à-vis du maître, et en dépit de la mauvaise humeur de l'églogue 9, Virgile mène la reconnaissance jusqu'à la servilité. L'artifice littéraire l'aide à être efficace, et peut-être aussi à maintenir la dernière pudeur de ce qui fut l'esprit républicain. Les relations de clientèle facilitaient les choses³¹). Pourtant la qualification de « dieu » appliquée à Octavien dans la première églogue rappelle ce que la poésie alexandrine a de plus fâcheux : encore celle-ci bénéficiait-elle de coutumes anciennes. Virgile pratique ce que nous appellerions le culte de la personnalité. Le jeu bucolique atténué la propagande, il n'en diminue pas la portée. L'églogue indirect du maître utilise en particulier le thème de l'âge d'or. Pour J.-P. Brisson, désireux de justifier son poète³²), la période de félicité que la bucolique 4 reporte dans l'avenir est « le but réel proposé à l'effort humain ». But impalpable, que la fiction bucolique ne contribue pas à insérer dans la vie. Quoique le thème fût ancien, les rapports probables qui avaient lié Asinius Pollion à Hérode³³), la netteté avec laquelle l'idée du siècle futur est formulée donnaient à l'églogue un accent de nouveauté³⁴). Le Prédestiné est un berger ; ses brebis et ses moutons, sans la moindre teinture, ont les couleurs pourpre du murex et jaune de la gaude (v. 42-44). Où sont-ils, les bergers de Théocrite ? La bucolique est maintenant une intention politique, et le pâtre s'appuie au faisceau du lecteur. Il ne s'agit plus d'une simple transposition littéraire³⁵) : un poète, par la bucolique, contribue à asservir une nation qui pouvait se croire encore libre.

31) J. Béranger, *Recherches sur l'aspect idéologique du principat*, Basel, 1953, p. 261 ; J. Hellegouarc'h, *Le vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la république*, Paris, 1963, p. 542 et suiv.

32) *Loc. cit.*, p. 120.

33) L. H. Feldman, *Asinius Pollio and his Jewish interest*, TAPhA, 1953, p. 173 et suiv.

34) Cf. F. Cupaiuolo, *Trama poetica delle bucoliche di Virgilio*, Napoli, 1969, p. 163.

35) Tel est l'avis unanime : cf. J. Hubaux, *Les thèmes bucoliques...*, p. 139.

Théocrite n'avait guère mêlé politique et bucolique, et sa poésie de courtisan s'exprimait dans des oeuvres indépendantes. L'intégration que fait Virgile de la flatterie à la bucolique a eu de longues conséquences sur la pastorale européenne. Elle eut surtout pour résultat de transformer la bucolique traditionnelle. L'agon³⁶⁾ n'est plus réservé aux joutes des poètes, amoureux ou simplement inspirés; s'y répercutent aussi compliments et requêtes. La rusticité doit s'adapter à ces intentions: dans les églogues 4 et 6 le chant bucolique devient chant prophétique, directement ou avec un intermédiaire: vers dignes d'un consul, mais indignes d'un citoyen. Dès lors, des personnages mythologiques pénètrent dans un univers dont ils étaient exclus (tels Silène et Eglé dans la bucolique 6): ils permettent des envols à caractère dionysiaque³⁷⁾, qui altèrent le genre, en augmentent le sérieux, et donnent plus de portée aux utilisations pratiques que le poète entend leur imposer.

Cette utilisation a une autre conséquence, surtout littéraire: la bucolique devient une allégorie en puissance. La réalité des paysans de Théocrite, si évidente malgré les roueries de l'artiste, ou à cause d'elles, cède la place à une symbolique plus discrète: Tityre est le bonheur, Mélibée la souffrance, Corydon l'amour³⁸⁾, Damon la passion; Daphnis incarne le mythe de la paix rurale, Silène le don de voyance³⁹⁾, – un Silène proche de Dionysos et très différent des habituelles caricatures⁴⁰⁾; la flûte se charge de symbolisme⁴¹⁾, aux malheurs de la guerre succède le triomphe de *uoluptas* et d'*otium*⁴²⁾. Les incidents personnels d'une vie finissent par dépasser celui qui en souffre ou s'en réjouit, pour signifier des drames ou des espérances généralisés, sinon collectifs⁴³⁾. Poète pasteur de peuples, – au long d'une voie royale.

36) L.E. Rossi, *Vittoria e sconfitta nell'agone bucolico letterario*, GIF, 1971, p. 13 et suiv.

37) M.C.J. Putnam, *Virgil's pastoral art, studies in the Eclogues*, Princeton, 1970, p. 202.

38) Bonne analyse chez V. Pöschl, *loc. cit.*, p. 93 et suiv.; p. 153.

39) L. Alfonsi, *Il mito di Sileno e la VI egloga di Virgilio*, A e R, 1942, p. 98. Sur les symbolismes du chant de Silène, voir E. Paratore, *Struttura, ideologia e poesia nell'ecloga VI di Virgilio*, Hommages à J. Bayet, Bruxelles, 1964, p. 524 et suiv.

40) Cf. le remarquable article de E. de Saint-Denis, *Le chant de Silène*, RPh, 1963, p. 23 et suiv.

41) M.C.J. Putman, *loc. cit.*, p. 371; V. Pöschl, *loc. cit.*, p. 11-12.

42) L. Alfonsi, *L'epicureismo nella storia spirituale di Virgilio*, dans *Epicurea in memoriam Hectoris Bignone*, Genova, 1959, p. 172-173.

43) Mais il ne faut pas placer cette symbolique où elle n'est point, et

Les caractères littéraires de la bucolique chez Virgile proviennent donc souvent de ce qu'elle est un moyen. J'attache une grande importance au refus de la ville que ses vers impliquent sans toujours l'exprimer. A l'époque de Théocrite, les capitales hellénistiques avaient chacune leur personnalité, leurs provinces, leur roi; à l'époque de Virgile, tout déjà se concentre à Rome, et c'est une Rome encore républicaine, une *ciuitas* où le *ciuis* a en théorie son mot à dire: or Virgile se tourne vers la campagne, avec la nostalgie d'un paradis perdu. Je lui appliquerais volontiers le propos de Yankélévitch: «mythe et mémoire sont une seule et même projection de [l']être incapable de se satisfaire du présent»⁴⁴). Il est toujours dangereux que l'homme, – être social, – retrouve la campagne: celle-ci n'est pas son cadre naturel d'action. Virgile s'efforce d'intégrer le présent à la bucolique, qui est la négation de la politique (ici, l'étymologie a une valeur). Ce n'est pas la politique qui succombe, en cette alliance des contraires: la pastorale se transforme, s'asservit. On comprend dès lors les allusions à la Sicile, à ses mœurs et à ses terres: celles-ci n'avaient plus, cependant, l'opulence du temps de Théocrite; les guerres les avaient ravagées, les latifundistes romains les avaient dépecées; il n'y restait guère de place pour la joie ni pour le chant⁴⁵). Par contraste, Virgile a forgé une Arcadie de légende, de paresse heureuse et renonçante. Son attitude est d'autant plus révélatrice que sa Cisalpine, elle, donnait l'exemple du travail: outre les grandes places commerciales qu'étaient Vérone⁴⁶), Brescia⁴⁷), ou encore Bergame et Crémone⁴⁸), la campagne était loin de se consacrer au seul élevage: sol de vignes, de céréales, producteur d'huile⁴⁹) et principal fournisseur d'un commerce

reconstruire, par exemple, une troisième bucolique néo-pythagoricienne, comme fait J. Veremans dans un volume d'ailleurs plein d'intérêt: *Eléments symboliques dans la 3^e bucolique de Virgile*, Bruxelles, 1969.

44) *Le pur et l'impur*, Paris, 1960, p. 17.

45) Ceci a été bien vu par B. Snell, *La cultura greca e le origine del pensiero europeo*, Torino, 1963, p. 387 et suiv. (traduction italienne de son ouvrage *Die Entdeckung des Geistes*).

46) *Verona e il suo territorio*, vol. I, p. 222 et suiv.: *Vita economica e sociale* (Fr. Sartori).

47) *Storia di Brescia*, vol. 2, *l'età imperiale* (M. A. Levi), Brescia, 1963, p. 184 et suiv.; *Arte e civiltà romana nell'Italia settentrionale* (G. A. Mansuelli), Bologna, 1964, t. I, p. 92.

48) Ce. S. D. I. R., *Atti*, vol. I, Milano-Varese [1969], p. 200 et suiv.: *ricorse economiche, commerciali del territorio bergamasco...* (L. Berni Brizio).

49) G. E. F. Chilver, *Cisalpine Gaul*, Oxford, 1941, p. 129-144; 145-150; 162-182.

qui dépassait l'Italie⁵⁰). En face de cette activité qui n'exclut ni les doutes ni les douleurs, Virgile propose, à lui-même et aux autres, les séductions de ses artifices. Par ce refus d'agir, et en projetant ainsi ses craintes et ses déceptions dans un monde atemporel, il cherche à échapper au mouvement perpétuel du monde, il abolit le présent, pire : il l'immobilise. La fiction réinvente l'histoire et la paralyse. Ce n'est encore qu'Octavien; demain ce sera Auguste.

Virgile a orienté la Bucolique dans une voie qu'elle devait d'autant moins abandonner⁵¹) que l'existence du monarque fut vite, à Rome, un fait acquis⁵²). Le premier bucolique latin que nous rencontrons après lui est T. Calpurnius Siculus; les dates de ses églogues sont controversées, et les philologues se livrent à ce propos de rudes combats; ceux-ci, du point de vue qui est nôtre, n'ont guère d'importance⁵³). Calpurnius est un sujet de Néron⁵⁴): le genre bucolique prend un aspect de plus en plus

50) *Atti*, p. 7 et suiv.: *alcuni aspetti dei commerci nei territori cisalpini* (P. Baldacci). Pour les rapports commerciaux de la Cisalpine avec l'extérieur et les thèses opposées de G. A. Mansuelli (*I Cisalpini*, Firenze, 1962, p. 201-202) et de A. Alföldi (*La corporation des Transalpini et Cisalpini à Avenches*, Ur-Schweiz, 1952, p. 2 et suiv.), cf. *ibid.* p. 8-9.

51) Nous ne parlerons pas des oeuvres de Gallus (sur celui-ci, voir: L. Alfonsi, *L'elegia di Gallo*, RFC, 1943, p. 46 et suiv.; H. Bardon, *Litt. Inc.*, t. 2, Paris, 1956, p. 34 et suiv.; B. Luiselli, *loc. cit.*, p. 72 et suiv.): Gallus utilise le cadre bucolique pour ses élégies, comme Virgile donne un ton d'élégie à ses bucoliques. - Pas davantage nous n'avons à nous occuper des *Dirae* ou de la *Lydia*, bien que nous y renvoyions par la suite quelquefois: si, pour le ton, ces poèmes rappellent la bucolique, ils n'en relèvent pas. Sur les problèmes d'identification qu'ils posent, voir, entre autres, mais d'abord, G. Funaioli, *Studi di letteratura antica*, t. 2, 1, Bologna, 1958, p. 71 et suiv.; E. Paratore, *Una nuova ricostruzione del De poetis di Suetonio*, Bari, 1950, p. 251 et suiv.; B. Luiselli, *loc. cit.*, p. 117 et suiv.

52) Sur l'idéologie qu'implique et qu'impose le fait monarchique, J. Béranger, *loc. cit.*, *passim*.

53) La meilleure édition de Calpurnius et du bucolique d'Einsiedeln que nous connaissons est celle de R. Verdière, dont nous n'acceptons pas l'identification à Lucain qu'il propose pour le bucolique d'Einsiedeln, mais qui a établi le texte avec sérieux et l'a accompagné d'un commentaire utile: *T. Calpurnii Siculi de laude Pisonis et bucolica et M. Annaei Lucani de laude Caesaris einsidensis quae dicuntur carmina*, Bruxelles, 1954. Le problème de la chronologie calpurnienne a été étudié par A. Momigliano, *Literary chronology of the neronian age*, CQ, 1944, p. 96 et suiv.; B. Luiselli, *Note su Calpurnio Siculo*, AFLC, 1960, p. 1 et suiv.; R. Verdière, *La date de l'action de la première bucolique calpurnienne*, AC, 1968, p. 534 et suiv. On peut consulter aussi J. Hubaux et M. Hicter, *Le fouilleur et le trésor*, RIDA, 1949, p. 96 et suiv.; plus récemment, et avec une conviction peu convaincante, M. D. Spadaro, *Sulle ecloghe politiche di Tito Calpurnio Siculo*, Catania, 1969.

54) G. Scheda, *Planeten und Sphärenmusik in der neronischen Kaiserideolo-*

artificiel, et l'auteur, qui ne manque pas de talent, n'en a probablement pas assez pour que nous oublions l'anachronisme de ses bergeries. Le bucolique d'Einsiedeln vécut à la même époque⁵⁵). Le dernier écrivain latin dont nous ayons des églogues⁵⁶) est Némésien, qui se situe dans la seconde moitié du troisième siècle. Les trois poètes sont des poètes courtisans. Pour Némésien, le plus discret des trois, aucun doute n'est permis; mais on s'est interrogé sur la sincérité de Calpurnius et du bucolique d'Einsiedeln: on a décelé, dans la première bucolique de Calpurnius, des attaques contre Claude⁵⁷); en vérité, les vers 60-70 qui sont incriminés conviendraient tout aussi bien, et beaucoup mieux, à Tibère et à Caligula. Quant au bucolique d'Einsiedeln, selon D. Korzeniewski il appartenait à un cercle hostile à Néron⁵⁸): néanmoins je ne trouve, dans la première églogue, aucune trace des parodies qu'on y croit voir; et il n'est pas admissible de transformer l'églogue 2 en une raillerie de Calpurnius Siculus. Si les thèmes utilisés ont une pesanteur chocante, il en faut accuser une servilité sans mesure, non y découvrir d'obscures perfidies: en ce cas nous devrions prendre pour des critiques toutes les «dédicaces à M. de Montoron»⁵⁹). W. Schmid s'est élevé contre l'altération qu'on inflige ainsi à ce que voulut le poète d'Einsiedeln⁶⁰).

En fait, aucun des trois écrivains ne fut un opposant⁶¹). Tous ils manifestent une choquante servilité, — que le maître soit Néron, Carus⁶²), ou un autre⁶³). J'ai étudié autrefois les moda-

gie, H, 1966, p. 381 et suiv. Sur d'autres datations, passablement aberrantes, voir R. Verdère, *Calp. ed.*, p. 15 et suiv.

55) R. Verdère, *ibid.*, p. 45-46.

56) Pour les «absents», cf. H. Bardon, *loc. cit.*, t. 2, p. 58; peut-être Naucellius, au temps des Symmaques, mais ce n'est pas sûr: *ibid.*, p. 280-281.

57) R. Verdère, *loc. cit.*, p. 33.

58) *Die panegyrische Tendenz in den Carmina Einsiedlensia*, H, 1966, p. 344 et suiv.

59) P. Corneille, *éd. Cinna*, 1643.

60) *Panegyrik und Bukolik in der ernerischen Epoche*, BJ, 1953, p. 63 et suiv.

61) E. Bickel, *Politische Sibylleneklogen. Die Sibyllenekloge des Consulars Piso an Nero und der politische Sinn der Erwähnung des Achilles in der Sibyllenekloge Vergils*, RhM, 1954, p. 193 et suiv.

62) B. Luiselli, *L'identificazione de Melibeo e la date di composizione della I ecloga*, Maia, 1958, p. 189 et suiv.

63) En effet sur le prince qu'est le Mélibée de Némésien 1, 1, les doutes sont permis: Probus? ou Carus? Carin? Numerianus? On a le choix: cf. M. L. Paladini, *Il compianto di Melibeo in Nemesiano*, AC, 1956, p. 328. Mais il n'y a pas à hésiter sur la courtoiserie du poète. — Grâce à l'amabilité

lités de la flatterie chez les deux poètes néroniens⁶⁴), et je n'y reviens pas. Notons cependant la fréquence des allusions contemporaines chez eux et chez Némésien. L'on ne saurait identifier avec certitude⁶⁵); mais les présences vivantes affleurent en ces oeuvres qui préfigurent les pastorales des cours européennes. Insistons aussi, à propos de Néron, sur le thème, nouveau⁶⁶), de l'empereur musicien: il est non seulement apollinien⁶⁷) mais Apollon réincarné:

*casta faue Lucina, tuus iam regnat Apollo*⁶⁸);

sa voix est céleste:

*et me sidereo corripuit Cynthius ore*⁶⁹).

L'auteur d'Einsiedeln met à vanter les oeuvres poétiques du maître⁷⁰) une lourdeur que sait éviter Calpurnius. Grâce à ce protégé d'Apollon, à ce second Apollon les dieux de la bucolique bénéficient du bonheur commun: Pan, Faunus, les Naïades ou les Oréades⁷¹); devant lui le monde pastoral garde un silence admiratif:

*aspicis ut uirides audito Caesare siluae
conticeant?*⁷²)
...*quem sic taciturna uerentur
arbura*⁷³).

Bien que Néron n'apparaisse jamais en dieu de bergerie, nous ne sommes pas loin du «pastoral Apollon» de Némésien 2,55 et de l'ultime métamorphose: après la démission du citoyen, approche la vacance du prince; elle trouve son achèvement dans

de M. Renard, j'ai eu connaissance du Mémoire non imprimé présenté par J. Meurice à l'Université de Liège en 1934: *Essai sur les bucoliques de Némésien de Carthage*; J. Meurice ne croit pas que Mélibée soit un empereur. Les vers 49-51 qu'il invoque (p. 51) ne me paraissent pas imposer son point de vue:

*Heu! Meliboee iaces letali frigore segnīs
lege hominum, coelo dignus, canente senecta
concilioque deum.*

64) *Les Empereurs et les Lettres latines*, Paris, 1940; rééd. 1968, p. 266 et suiv.

65) R. Verdière, *ed. Calp.*, p. 49 et suiv.; p. 62 et suiv.

66) H. Bardou, *loc. cit.*, p. 196 et suiv.; G. Ch. Picard, *Auguste et Néron*, Paris, 1962, p. 210 et suiv.

67) *Calp.* 4, 87.

68) *Calp.* 7, 84; *Eins.* 2, 39, repris de *Virg.* 4, 10. — Cf. *Eins.* 1, 37.

69) *Eins.* 1, 17; cf. 1, 34.

70) 1, 37 et suiv.; — par allusion *Calp.* 1, 15.

71) *Calp.* 4, 132 et suiv.

72) *Calp.* 4, 97-98.

73) *Calp.* 4, 108-109; cf. 4, 103 et suiv.

la première églogue de Némésien, s'il convient, – ce que je crois, – d'assimiler à un empereur le pasteur Mélibée (v. 17–20).

Ces poètes bucoliques, qui tous ont utilisé leur art à des fins politiques, se renvoient les thèmes de l'un à l'autre⁷⁴). J'en signalerai deux catégories très représentatives.

Quelques thèmes strictement politiques: il est d'autant plus intéressant de les rencontrer dans la bucolique qu'ils ne lui sont pas particuliers. Celui de la guerre civile, essentiel aux églogues 1 et 9 de Virgile, et tellement enveloppé par l'atmosphère de l'époque⁷⁵), se retrouve chez Calpurnius 1, 55 ... et chez l'Einsiedeln 2, 33–34. Autre thème: celui du maître assimilé à un dieu; Virg. 1, 6...; 1, 41; Calp. 1, 46...; 1, 84; 4, 7; 4, 97...; 4, 112; 7, 84; Eins. 1, 26; 1, 38; 3, 39. Thème de l'âge d'or: en plus de la bucolique 4 de Virgile, il est dans la *Lydia* 150–177, chez Calpurnius 1, 42...; 4, 5...; Eins. 2, 23... Plus «civique», le motif de la «liberté», sous la protection d'un maître⁷⁶): Virg. 1, 27; 3, 84...; 4, 3...; 6, 6...; 9, 35; Calp. 1, 78...; Eins. 2, 26... L'on remarquera l'extrême discrétion de Némésien par rapport à ses devanciers: ou il avait plus de dignité, ou il ne concevait plus l'hommage à force de le rendre.

Plus importants sont, à mon avis, les thèmes qui, en apparence, n'ont rien de politique: ils fixent des attitudes ou des visions qui sont d'alanguissement, de repos, – de renonciation. Il y a là un fouillis de lignes courbes, de formes évanescentes, d'impressions crépusculaires, qui contribuent à déposséder les choses de leur existence vraie pour mieux déposséder les êtres de leur fonction sociale. J'explique ainsi le nombre des évocations de corps étendus à l'ombre d'un arbre, sur un tendre gazon: Virg. 1, 1; 1, 4; 1, 51–52; 1, 79; 6, 14...; 7, 10; 7, 45; *Lydia* 14; Calp. 1, 8...; 2, 12; 3, 16; 4, 3; 4, 30; 4, 37; 4, 48; 5, 2; 6, 60; Eins. 2, 12; Némés. 1, 32...; 3, 2; 4, 1, 38; 4, 46, – et les multiples notations de la flexibilité des arbres ou des plantes, de la douceur des choses: Virg. 3, 35; 3, 83; 4, 20; 5, 3...; 5, 16; 5, 31; 6, 53; 8, 40; 10, 7; 10, 40; *Dirae* 29; *Lydia* 14; Calp. 1, 20–21; 2, 58; 4, 128–129; 5, 15; 6, 42–43; Eins. 2, 15; Némés. 1, 32. L'on a remarqué, à juste titre, l'abondance, dans la bucolique

74) Voir les notes et le commentaire de R. Verdière. Ajouter les innombrables références données par J. Meurice, *loc. cit.*, et par M. L. Paladini, *loc. cit.*

75) Cf. P. Jal, *La guerre civile à Rome*, Paris, 1963, p. 257 et suiv.

76) D'ailleurs, le concept de *libertas* inclut et implique des notions fort diverses: C. Wirszubski, *Libertas as a political idea at Rome during the late Republic and the early Principate*, Cambridge, 1950.

que, des mots *blandus, dulcis, gracilis, humilis, leuis, mitis, mollis, suavis, tener*⁷⁷⁾. Mots révélateurs, comme le sont, chez Lucrèce, les noms *angor, cura, dolor, metus* tant de fois répétés⁷⁸⁾. Ce qu'ils dénotent, à mon avis, c'est une complaisance à la faiblesse, une tendresse qui n'a pas de peine à se muer en renoncement. Le verbe *mitescere*, nous dit M. C. J. Putnam⁷⁹⁾, prend la valeur d'un véritable emblème pastoral. Précisons: l'emblème ne révèle pas seulement le pasteur, il aide à l'effacement du citoyen.

J'en dirais autant de l'insistance que ces poètes mettent à évoquer la chute du jour, le moment incertain où la nuit n'est pas encore. Virgile en a tiré des impressions exquises: 1, 83; 2, 67; 6, 85-86; 9, 63; 10, 75. Autrement: *Lydia* 142...; Calp. 4, 169; 5, 61...; 5, 120-121; Némés. 1, 86-87; 3, 66... Cette thématique n'est littéraire qu'au second degré: en fait, elle a aidé à construire le monde captieux où Tityre chante tout naturellement le dieu nouveau.

De Virgile aux écrivains néroniens (Némésien est trop artificiel pour être très signifiant) la politique envahit la bucolique. Non pas toujours sous les formes grossières de l'adulation ou de la demande. Parfois elle prend l'allure d'une notation qui semble agreste, mais qui, dans un contexte factice, est un appel à la démission du citoyen. Une atmosphère a-temporelle, dont le poète croit, ou feint de croire, que l'apaisement lui en a été octroyé par le dieu vivant que devient le prince, une plastique du repos, le charme de lignes tendres ou alanguies mettent au service de l'actualité un genre littéraire qui ne doit plus à Théocrite que des apparences. Désormais, au contact de l'artifice, l'histoire est réinventée par le mythe, fixée et par là même niée. Ce monde de bergers sans problèmes, ou dont les problèmes se dissolvent aux approches du crépuscule, se fait accueillant au monarque. La bucolique grecque avait maintenu une distance entre le prince et le berger. Avec les Latins (la responsabilité de Virgile est extrême), le berger implique le prince-dieu: celui-ci bénéficie des ambiguïtés d'un cadre exquis mais sans rapport avec la réalité vécue: de sorte que, à Rome, la bucolique, même la moins engagée en apparence, relève toujours de la politique.

Paris

H. Bardon

77) F. Cupaiuolo, *loc. cit.*, p. 67.

78) *Ibid.*; cf. L. Perelli, *Lucrezio poeta dell'angoscia*, Firenze, 1969, p. 33 et suiv.

79) *Loc. cit.*, p. 370.